



Fanny Jules

*Quatre-
vingt-
quinze fois
sur cent*

Fanny Jules

Quatre-vingt-quinze fois sur cent

© Fanny Jules, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1009-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Cupidon.

Arrête s'il te plaît de jouer avec tes flèches.

C'est une arme de catégorie D¹

Tu es trop petit pour comprendre.

Espèce de sauvage !

Aux dieux grecs,

Qui ont choisi d'appeler la déesse de la discorde Eris,

et le dieu de l'amour, Eros.

Il est devenu impossible de mettre les points sur les « i »

sans qu'Eros ne se transforme, et qu'Eris s'en mêle.

Pour ma fille, cœur d'artichaut, goulue d'amour.

« Il faudrait déjà que les hommes comprennent ce que sont les femmes »

« Le terme de désir n'a pas le même sens pour les hommes et pour les femmes »

« La moitié des femmes qui viennent me voir me disent :
“j'ai moins de besoin que lui” ».

Docteur Philippe Brenot, Chaire à l'UNESCO,
conférence « santé sexuelle pour tous ». 12 janvier 2018

Prologue

Nous étions huit à la maison, six enfants et deux parents, ce qui me permet de dire que j'ai grandi dans une famille nombreuse, très nombreuse. Nous avions en effet largement dépassé seuil du critère tel que l'INSEE et les politiques familiales l'ont défini pour parler de famille « nombreuse ». Mes parents aussi appartiennent à une grande fratrie. Je souligne ce détail à seule fin de vous donner une idée de l'atmosphère qui régnait à la maison. C'est-à-dire qu'elle était emplie de rires, de soupirs, de pleurs, de chuchotements, de cris de joie ou d'indignation, d'insultes, de courses poursuites et de portes qui claquent, et surtout, toujours, la musique couvrait ou découvrait notre chahut familial. Un vrai juke-box cacophonique pour résumer. Alors, vous comprendrez pourquoi les chansons populaires s'infiltrèrent autant dans mes portraits, et pourquoi ils s'articulent autour de la chanson de Brassens.

Je me rends compte ici, qu'il est nécessaire que je vous précise aussi que mon père égrenait le répertoire de Brassens qu'il enrichissait de ses propres commentaires, et de quelques tagada tsoin tsoin égrillards. Ma mère, elle, tout en cuisinant, alternait entre Julio Iglesias et Barbara. Soudainement elle montait le son et nous imposait Gérard Lenormand, tiens, *voici les clefs*. Sa part d'enfance est immense. Je sais que l'après-midi, elle écoutait Menie Grégoire. C'est drôle parce que *cette année-là, Le téléphone pleure*. Elle oscille entre le tendre et le sensuel toujours avec naïveté. Je vous avais prévenu de l'importance de la musique dans ma vie.

Donc, mon père fredonnait souvent *Quatre-vingt-quinze fois sur cent*, et ma mère exaspérée une fois de plus, soupirait davantage. Je l'entends parfois dans sa chambre, derrière la porte fermée, en murmurer une autre, *Parlez-moi d'amour, redites-moi des choses tendres...* Je n'ai jamais osé toquer. C'est idiot, car tout se joue derrière les portes.

Aujourd'hui, et c'est là où je voulais en venir, presque cinquante ans plus tard, je me surprends à chanter *Quatre-vingt-quinze fois sur cent*. J'aime cette chanson pour les questions qu'elle fait surgir, et je soupire. Elle provoque en moi un curieux mélange d'amusement et de gêne. Si cette chanson existe c'est bien que d'autres hommes ont vu chez d'autres femmes, ce que le mien a vu chez moi. Ou suis-je la seule dont le mari se plaint de mon manque d'entrain ? J'ai

besoin de savoir.

Sans le vouloir, Brassens pose la question fondamentale de nos désirs, mais aussi de notre liberté et de notre place dans la société. Derrière ces mots crus, il raconte que l'amour et le désir ne sont pas toujours au rendez-vous. Le désir féminin, en tout cas le mien, est souvent mal compris, ignoré ou forcé. La chanson me parle de ce profond malentendu.

Aujourd'hui, je me perds entre les refrains, j'étouffe entre deux couplets et je soupire, encore.

J'ai eu envie de savoir si un demi-siècle après Brassens, l'on pouvait encore fredonner cette chanson écrite en 1972 – l'année de ma naissance ! – et publiée dans l'album Fernande. Mais quand je pense à Fernande... Pfff !

Il suffisait que je les interroge toutes : ma mère pour commencer, mes tantes, et mes sœurs. Toutes mes sœurs : celles de cœur, de travail, de quartier, et celles que j'ai juste croisées. Toutes celles que j'ai pu rencontrer. J'ai écouté autant de femmes que possible. J'ai noté leurs confidences, leurs paroles, leurs impressions, saisies parfois au vol. Les voici. Je vous les décris pour commencer, c'est plus croustillant, n'est-ce pas. Parfois je fais un commentaire, je n'ai pas pu m'en empêcher, pardon.

Ainsi, leurs histoires « sans histoires » dansent avec les mots de Brassens, et sont chacune un peu la réponse de la bergère au berger. De tout ce que j'ai entendu, j'en conclus que « oui, vraiment, qu'on le taise ou qu'on le confesse, ce n'est pas tous les jours qu'on nous déride les fesses ».

Nota Bene : Comme disait le Petit Prince « les grandes personnes aiment les

chiffres », surtout les hommes, alors « 95% des femmes » me semble très bien.
Je n'oublie pas, bien sûr, qu'il existe le risque Alpha.

Quatre-vingt-quinze pour cent. Brassens – 1972 –

**La femme qui possède tout en elle
pour donner le goût des fêtes charnelles,
la femme qui suscite en nous tant de passion brutale,
la femme est avant tout sentimentale.
Main dans la main les longues promenades,
Les fleurs, les billets doux, les sérénades,
Les crimes, les folies que pour ses beaux yeux l'on commet
La transportent, mais...**

**Refrain :Quatre-vingt quinze fois sur cent,
La femme s'emmerde en baisant.
Qu'elle le taise ou le confesse
C'est pas tous les jours qu'on lui déride les fesses.**

**Les pauvres bougres convaincus
Du contraire sont des cocus.
À l'heure de l'œuvre de chair
Elle est souvent triste, peuchère !
S'il n'entend le cœur qui bat,
Le corps non plus ne bronche pas.**

Sauf quand elle aime un homme avec tendresse,
Toujours sensible alors à ses caresses,
Toujours bien disposée, toujours encline à s'émouvoir,
Elle s'emmerde sans s'en apercevoir.
Ou quand elle a des besoins tyranniques,
Qu'elle souffre de nymphomanie chronique,
C'est elle qui fait alors passer à ses adorateurs
De fichus quarts d'heure.

Refrain

Les « encore », les « c'est bon », les « continue »
Qu'elle crie pour simuler qu'elle monte aux nues,
C'est pure charité, les soupirs des anges ne sont
En général que de pieux mensonges.
C'est à seule fin que son partenaire
Se croie un amant extraordinaire,
Que le coq imbécile et prétentieux perché dessus
Ne soit pas trop déçu.

Refrain